15 centimes

LES LIVRES ROSES POUR LA JEUNESSE

N° 143

LE RÉVEILLON DU MOULIN BLEU

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)
LE VOLUME, 15 CENTIMES, FRANCO, 20 CENTIMES

VOLUMES PARUS

Volumes de 64 pages à 0 fr. 15

Il a paru, dans cette collection, 96 volumes des plus intéressants, parmi lesquels : **Contes d'Enfants — Voyages de Gulliver — Aladin — Sindbad le Marin — Histoires d'Animaux — Budge et Toddie — Ivanhoé — Goupil le Renard — Robinson Crusoé — Le Vieux Frère Lapin — Don Quichotte — Les Travaux d'Hercule — Contes du Nivernais — Contes du Morvan**, etc., etc.

Demander le prospectus donnant la liste de tous les volumes parus.

Volumes de 48 pages à 0 fr. 10

Nos

97. — La Roulotte de Robert.
98. — Le Voyage merveilleux de François.
99. — Le Pierrot du Docteur.
100. — Au Pays des Jouets.
101. — Hassan le Cordier.
102. — Aventures d'Œil-Vif.
103. — Contes de la Marche.
104. — Récits de l'Histoire de Perse.
105. — Jack l'Eclaireur.
106. — La Conquête d'un Trône.
107. — Le Bûcheron ambitieux.
108. — Le Voyage de Maldone.
109. — Histoires de Bêtes.
110. — Raymond, le jeune berger.
111. — Conte de Souabe.
112. — L'Arbre de joie.
113. — Contes Moscovites.
114. — Fantasio, le joueur de violon.
115. — Contes de Bourgogne.
116. — Le Joueur de flûte de Hamelin.
117. — Histoires vraies.
118. — Le Pays de Paresse.
119. — Le Vieux Soldat.
120. — Contes de Noël.
121. — Scènes de la Vie marocaine.

Nos

122. — L'Orgueil de la Princesse Olga.
123. — Contes de la Forêt-Noire.
124. — Les Tyrans de la Grèce antique.
125. — Contes d'autrefois.
126. — Pourquoi ?
127. — Les Etoiles.
128. — Légendes de l'île de Man.
129. — Riolet et Rigri.
130. — Au Pays danois.
131. — Les Petits Ecoliers chinois (*1re part.*).
132. — Les Petits Ecoliers chinois (*fin*).
133. — Contes des Vosges.
134. — Hiawatha.
135. — L'Odyssée de Roméo.
136. — La Poupée magique.
137. — Histoire de Gracieuse.
138. — Le Cheval enchanté.
139. — La Conquête du Pôle Nord (*1re part.*).
140. — La Conquête du Pôle Nord (*fin*).
141. — Histoire de Poucinet.
142. — Rip.
143. — Le Réveillon du Moulin bleu.
144. — Le Petit Ecolier Persan (*1re partie*).
146. — Le Petit Ecolier Persan (*fin*).
148. — Vieilles légendes anglaises.

Voir page 4 de la couverture la liste complète des Livres Roses de la Guerre (Série héroïque).

Chaque année parue forme une *série de 24 volumes* réunis dans un élégant étui :

Première série (nos 1 à 24) ; **Deuxième série** (nos 25 à 48) ; **Troisième série** (nos 49 à 72) ; **Quatrième série** (nos 73 à 96) ; Chaque série de 24 volumes de 64 pages, en étui.. ... 3 fr. 90

(Franco France, 4 fr. 75 ; Étranger, 5 fr. 75)

Cinquième série (nos 97 à 120) ; **Sixième série** (nos 121 à 144) ; **Septième série** (nos 145 à 168). Chaque série de 24 volumes de 48 pages, en étui..... 2 fr. 90

(Franco France, 3 fr. 75 ; Étranger, 4 fr. 25)

Les LIVRES ROSES paraissent
le 1er et le 3e samedi de chaque mois.

Jordan
FR Fre
30286

N° 143

LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

LE RÉVEILLON DU MOULIN BLEU

et autres Contes

S. E. D. E. F.
13, Rue de Tournon
Téléph. : Fleurus 02-31
PARIS (6e)

13 GRAVURES

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS
13-17, Rue Montparnasse. — Succursale : Rue des Écoles, 58

LE RÉVEILLON DU MOULIN BLEU

LE RÉVEILLON DU MOULIN BLEU

Perché sur la colline, le moulin, couvert d'ardoises, semblait, de loin, s'effacer dans l'azur, et on l'appelait le Moulin Bleu...

C'était pour Claudette un vrai plaisir quand son grand-père, François, le meunier, l'emmenait avec lui à son travail.

Ce n'est point qu'elle l'aidait à porter les lourds sacs de blé : Claudette était trop petite ; mais, preste comme un écureuil, elle montait les escaliers ; elle regardait le grain tomber de la trémie sur les grosses meules, et la grande roue dentée l'émerveillait. Par la lucarne, elle contemplait les champs d'alentour, les villages voisins éparpillés dans la plaine comme des bouquets de verdure.

L'été, Claudette faisait le tour de la butte... oh ! les jolis et minuscules papillons qui se donnaient là rendez-vous, couraient l'un après l'autre et avaient l'air de tant s'amuser ! Claudette cueillait des fleurs, tressait des couronnes, se couchait dans l'herbe fraîche, fixait le ciel éblouissant et sentait passer sur ses yeux l'ombre des grandes ailes qui tournaient au soleil.

Au milieu des bruits des champs, sonorités métalliques des faux qu'on aiguise, crissement des blés qui tombent, rires des jeunes filles qui dressent les gerbes en javelles, cris des charretiers qui conduisent vers les granges la moisson, le vieux moulin disait : « Tic tac, tic tac, tic tac... Ces blés battus me reviendront ! » et il dressait fièrement dans le ciel son bonnet pointu de magicien... Eh... oui,

de magicien ; ne se chargeait-il point de transformer les grains dorés en blanche farine? et, comme un bon ouvrier content de sa tâche, il ne travaillait jamais qu'en chantant : « Tic tac... tic tac... »

Claudette voyait avec plaisir s'avancer vers lui les carrioles : c'était le vieux Jacquet qui apportait un sac, c'était le père Zacharie qui venait chercher sa mouture. Tous faisaient bon accueil à la petite fille, et le cousin Pamphile ne manquait jamais de la hisser sur son baudet.

Le père François était connu de tous les fermiers des environs. C'est qu'il avait à cœur son métier ! Tous ses aïeux avaient été meuniers. Son moulin était son seul bien, mais un jour sa petite Claudette aurait une dot rondelette. Il besognait du matin au soir, parfois aussi la nuit quand le vent était bon et qu'il y avait beaucoup à moudre.

Sa femme, Blandine, lui apportait ses repas, et François demeurait des semaines entières enfermé dans son moulin. De temps en temps, il regardait dehors, ouvrant sa lucarne comme le coucou d'une pendule ouvre sa porte, sous son toit léger.

Cette veille de Noël, le travail pressait.

Le matin, Claudette avait demandé à Blandine de la laisser aller trouver François ; et tous deux, Claudette et le meunier, étaient dans le moulin.

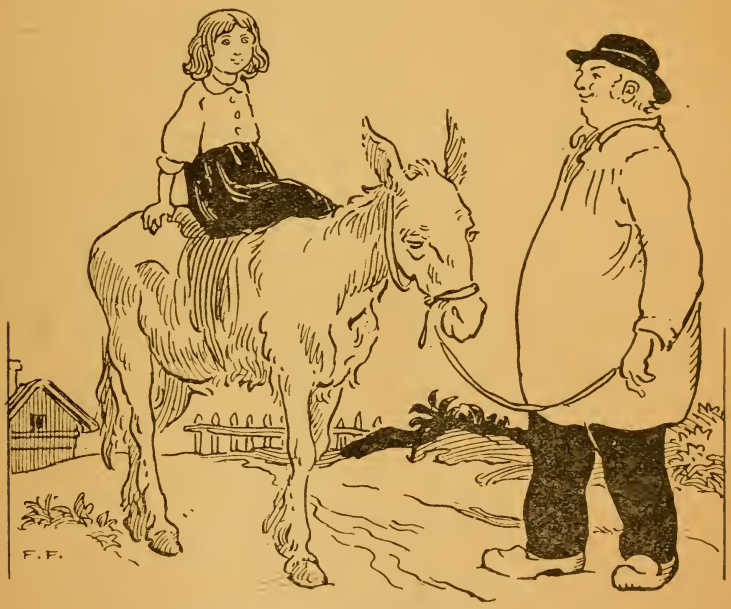
Bientôt, de gros nuages noirs s'amoncelèrent à l'horizon ; la neige se mit à tomber, fine d'abord, puis à gros flocons. Une bise glaciale soufflait. Heureusement, dans un coin du moulin, une cheminée était ménagée où François, l'hiver, allumait du feu. Des herbes sèches, du bois mort que Claudette ramassait dans le bosquet voisin, faisaient une claire flambée, tandis que, sur les chenêts, une bonne bûche, apportée de la maison, se consumait lentement...

Pincettes et pelles, rien ne manquait : il y avait même une crémaillère et une bouilloire.

Claudette avait rapproché son petit banc et chauffait ses mains bleuies par le froid. Elle éprouvait quelque plaisir à se serrer près de l'âtre lorsque, non content d'enfler les voiles et de faire tourner vite les ailes du moulin, le vent

tentait de passer entre les vieilles planches disjointes. Au milieu de la plaine agitée par la bourrasque, il était doux, en cet abri isolé, de se sentir auprès d'un bon feu.

Claudette avait un compagnon qui, comme elle, aimait bien la chaleur : c'était Blancminet, le chat, fidèle gardien du moulin, qui donnait la chasse aux maraudeurs, rats et souris, mulots et campagnols. Claudette le caressait, lui parlait amicalement et il répondait comme il pouvait par des ronrons.



PAMPHILE LA HISSAIT SUR SON BAUDET

La journée passait vite. Elle ouvrit une porte ; un rouge-gorge, réfugié sous l'auvent, s'effaroucha et prit son vol.

Le soir venait. Au loin, la route que marquaient les grands arbres était déserte. La neige tombait toujours. Le moulin se coiffait d'une capuche immaculée et, là-bas, le clocher

du village, haut et pointu, avait l'air de mettre un bonnet de coton.

Une grande nuée de corbeaux traversa les champs, cherchant un gîte pour la nuit.

« Qu'il fait bon ici ! » s'exclama Claudette.

Père François vint la trouver :

« Vois-tu, petite, tu aurais dû rester à la maison. Il y a belle lurette que midi est sonné, et Blandine n'a pas pu nous apporter la soupe.

— Si j'allais te la chercher, grand-père ?

— Tu n'y penses pas, ma pauvre petite ! On ne voit déjà plus bien clair et il y a au moins trois pieds de neige au fond du chemin creux ! On ne meurt point pour rester une journée sans manger.

— Mais, tu dois avoir faim !

— Bah ! ça se passera en travaillant... Chauffe-toi, petite, je retourne là-haut. »

Claudette alluma le « créchet », cette primitive petite lampe picarde où brûle une mèche trempée dans l'huile. Ce lumignon, accroché à un fil de fer suspendu au-dessus de sa tête, jetait moins de clarté que les broutilles du foyer.

Tous les coins restaient dans la pénombre et le moulin prenait un air diabolique. Ses sacs étaient serrés l'un contre l'autre, comme s'ils avaient peur ; les lueurs rougeâtres des flammes dansantes les animaient. Des traînées de farine mettaient, çà et là, quelques blancheurs... Les portes grinçaient sur leurs ferrures. Claudette redoutait, à ces bruits, de voir apparaître dans l'ombre les gros yeux de feu d'un chat-huant, et, cependant, comme aux plus jolis soirs de printemps, le Moulin Bleu chantait le même refrain : « Tic tac, tic tac... »

Claudette ouvrit son beau livre d'images. C'étaient des contes de fées qu'elle avait déjà lus bien des fois et, rien qu'en regardant les illustrations, elle se souvenait de toute l'histoire... Mais, distraite, elle tournait aujourd'hui les pages sans attention, son esprit était préoccupé. Cette pensée ne la quittait point : « Blandine ne pourra pas venir et grand-père aura faim ! »

Elle aussi aurait bien bu et mangé un grand bol de lait chaud ; mais l'armoire était vide! pas d'œufs, pas de viande, pas de pain ! Il ne restait pour toute fortune qu'un morceau de saindoux.

Et Claudette songeait : « Ce sera certainement un triste réveillon, cette année, celui du Moulin Bleu ! En ce moment,

CLAUDETTE AVAIT UN COMPAGNON

les petits enfants des villes alignent leurs sabots devant les cheminées... Ils les retrouveront, demain, pleins de joujoux et de sucreries ; et toi, ma pauvre Claudette, tu n'as même pas une pomme à croquer !

«... Mais, voyons, peut-on manquer de pain dans un moulin, quand on a, devant soi, tout ce qu'il faut pour en faire ?

Tu vois, chaque samedi, maman Blandine pétrir, tu sais même comment elle fait du gâteau. Si tu essayais, petite Claudette ? »...

Et voilà Claudette qui se lève vivement, prend une large écuelle, y met de grosses poignées de farine. Elle ouvre la porte. Brr ! qu'il fait froid ! Elle entasse dans une casserole de la neige, qui, fondue, donnera une eau très pure ; puis, lentement, peu à peu, voici qu'elle mouille la farine, écrase avec précaution les grumeaux, fait une pâte molle, élastique, qu'elle allonge, tourne et retourne. Elle l'étend, l'aplatit, fait, du bout des doigts, des petits trous qu'elle remplit de saindoux, replie la pâte sur elle-même, la travaille encore de la même façon. Le saindoux disparaît, à chaque fois, dans la masse qui devient plus onctueuse...

« Mais c'est du feuilleté que je vais faire ! Voyons, un moule, un moule ! »

Ah ! elle ne trouve à sa disposition ni les tourtières reluisantes de Blandine, ni ses grands moules aux bords tuyautés.

Elle prend une casserole d'une propreté parfaite, elle la graisse bien, y dépose la pâte et porte le tout dans la braise. Une plaque de tôle sert de couvercle. Elle y répand de la cendre chaude, et, maintenant, cuisez, gâteau de Noël !

Oh ! la bonne odeur qui se répand dans le moulin ! Et c'est bien celle des galettes dorées qui sortent du four de Blandine.

« Comme il est beau ! Ça y est ! » s'écrie Claudette. Jamais elle n'a été aussi satisfaite d'elle-même.

Autour de l'assiette où elle a renversé la pâtisserie, elle saute de joie, bat des mains, et, à pleins poumons, elle appelle :

« Papa François ! papa François ! descends vite, le dîner est servi !

— Que dis-tu, petite ? Est-ce que tu rêves ?

— Le dîner est servi !

— Mais Blandine n'est pas venue d'un temps pareil...

— Le dîner est servi !

— Ah ! petite, aurais-tu tué ton ami, Blancminet, et l'aurais-tu fait rôtir ?

— Le dîner est servi !

— Voilà ! Voilà ! »

Et, dans l'escalier sombre, le père François apparaît, tout enfariné, tout blanc, comme le bonhomme Noël en personne.

« Viens goûter, grand-papa, nous allons réveillonner !

— Mais, ça sent bon comme dans un fournil! Alors, c'est de la brioche ? C'est tout chaud, tout fumant ! Et c'est toi qui as fait cela ? Ah ! la brave petite fille ! »

VOICI QU'ELLE MOUILLE LA FARINE

Et le père François embrasse Claudette avec effusion. Il tire de sa poche son couteau et coupe trois larges tranches.

« Celle-ci, c'est la part de Blandine, il faut la mettre de côté. »

Tout en appréciant le goût de la pâtisserie, le père Fran-

çois pleurait de joie, et jamais intimité ne lui avait semblé plus douce.

« Va, petite, en bien des maisons, cette nuit, des grands-pères recevront à bras ouverts leurs petits-enfants, mais aucun ne sera plus heureux que le meunier du Moulin Bleu !

« C'est que tu es ingénieuse, quoique jeunette ; tu as raison. Tu trouveras tant de difficultés à vaincre dans la vie ! »

Un grand verre d'eau claire fut leur vin blanc, mais de ce repas frugal et pourtant substantiel, ils se souviendraient toujours...

« Mais tu ne dors pas pendant que tu pâtisses. Je ne veux pas être en reste... A mon tour d'avoir une idée. Tu as fourni le repas : je vais fournir la literie. »

François saisit un sac à moitié plein de son et l'aplatit sur le sol.

« Voici pour la paillasse ; ce sera bien doux, hein ? »

Il prend d'anciennes voiles qui servaient pour les ailes du moulin :

« Voici pour les couvertures ! Eh, elles ont été bien aérées, tu sais... Maintenant, bonne nuit, Claudette ! Mon moulin n'a plus à manger ; il ne faut pas être égoïstes et ne penser qu'à nous ! »

Et, leste comme un pierrot — un pierrot blanc — François remonte l'escalier.

Claudette se coucha. Elle frémissait de bonheur dans son petit lit de fortune. Elle se sentait plus heureuse que si le bonhomme Noël des enfants sages lui avait apporté une poupée parlante ou fermant les yeux...

Dans le grand silence des campagnes, des messes de minuit commencèrent à sonner. Toutes ensemble, les cloches faisaient musique, répondaient les unes aux autres et mariaient dans la plaine leurs sons graves et argentins...

Amusée, Claudette écoutait :

« Celle-ci, cette petite cloche, c'est celle de la Neuville celle-là, qui tinte au loin, c'est celle de Domquerelle ; ce gros bourdon, là-bas, c'est celui de Saint-Riquier. Quelle

cloche m'appelle le mieux ? En quelle église dois-je me rendre ? »

En son moulin, perdu au milieu des champs, Claudette était de toutes les paroisses !

C'EST BLANDINE, UN IMMENSE PANIER SOUS LE BRAS

Elle se blottissait dans son lit. Elle évoquait la Noël dernière, jour de fête chez François : on avait tué le cochon et elle avait goûté du « flippe » ce cidre doux que l'on fait chauffer et brûler, mais dont elle n'aimait point l'âpreté.

Bercée au son des cloches, Claudette s'endormit. Elle fit le beau rêve qu'elle était grande fille et ménagère accorte et avisée.

*
* *

« Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants ! ce n'est pas sans peine que j'arrive jusqu'à vous ! »

C'est Blandine, de grand matin, un immense panier sous le bras, plein jusqu'aux bords de provisions : pain, rôti, pommes, oranges, etc...

Elle a de la neige jusqu'aux genoux, et la marche l'a tant fatiguée qu'elle est tout essoufflée.

« Ah ! mes pauvres enfants, que vous devez avoir faim !

— Faim ? riposte François ; ah ! mais non ! la Blandine.. je n'ai même jamais si bien réveillonné. Tu vois, du gâteau !

— Comment ? du gâteau ! mais qui a bien pu vous l'apporter ?

— Et goûte, Blandine, goûte... N'est-ce pas délicieux ?

— Ma foi, oui... mais qui, mes amis ? »

Alors, François, poussant doucement vers sa femme Claudette souriante :

« Embrasse la pâtissière, Blandine ! »

Jules Mayor.

TINTIN CARRY

Dans un petit village qui s'appelle Bouchon, il y avait un petit garçon qui s'appelait Tintin Carry...

Voilà bien longtemps de cette histoire. A la place de champs que l'on cultive et des routes où s'amusent les enfants, s'élevaient de grandes forêts où personne n'avait jamais pénétré.

TINTIN CARRY ET SON ORCHESTRE

Tintin, quoique bien jeunet — il n'avait que quinze ans était un bon violoneux qui jouait dans les ducasses (1) et conduisait, musique en tête, les mariés et les mariées devant monsieur le Maire et devant monsieur le Curé.

Comme sa réputation de ménétrier s'était répandue aux alentours de Bouchon, on l'appelait partout dans les bals,

(1) Nom donné à la fête patronale dans certaines communes du nord de la France.

et à Vauchelles comme à l'Étoile, Tintin Carry faisait orchestre avec Robutte, qui jouait du cornet, et Cormuchet, qui jouait du flageolet...

Un soir, il s'était attardé dans le village de Long, où maître Johans Gillot, échevin et marguillier, célébrait les noces de sa fille Jérômette. D'avoir bien dîné, Tintin Carry était très gai. Il avait mangé du « bistalot », qui est un bon gâteau, et un peu trop bu de cidre et de poiré, ce qui est un vilain défaut... Tintin... Tintin ! il avait fait tinter son verre, Tintin Carry, à la santé des jeunes époux.

Il avait peur, pourtant, en se mettant en route, car il devait traverser un grand bois pour regagner Bouchon. C'était en hiver. Il avait neigé et, comme il gelait, la neige craquait sous ses pas. Les maisons étaient encapuchonnées tout de blanc comme une crèche d'Enfant Jésus. La nuit était très claire, blanche sur la terre et bleue dans le ciel. Les étoiles lui faisaient des clins d'œil : « Viens par ici, Tintin Carry, viens par ici ! » et la lune, bien ronde, pendait en haut d'une grosse branche noire comme une orange merveilleuse. Dans les champs, la bise sifflait dans les ronciers du chemin, et les brindilles gelées, les herbes coupantes chantaient aigu comme sa chanterelle sous son archet.

Tintin Carry, qui avait froid, avait rabattu sur ses oreilles les pattes de sa casquette. Son violon et sa besace sous le bras, il marchait les mains dans les poches.

Là-bas, la forêt apparaissait, dans la plaine immaculée, telle une grosse tache d'encre au milieu d'un papier blanc...

Lorsque Tintin y pénétra, il sentit son cœur se serrer. Un bois si noir est repaire de brigands, sinon de ces sorciers, de ces loups-garous dont parlent les grand'mères, au coin du feu, l'hiver, à la veillée.

Des loups, Tintin Carry avait bien peur...

Dans le sentier plus sombre il n'osait pas avancer, de crainte de les attirer. Ah ! pour rien au monde, il n'aurait, en cet instant, crié comme les petites filles qui jouent : « Loup, y es-tu ? m'entends-tu ? »... Car il y était, le loup ; il l'entendait, le loup. Pourtant, Tintin marchait sans bruit.

LE LOUP ÉTAIT DEVANT LUI...

En traversant une clairière, il perçut, soudain, la respiration haletante d'un chien ; quelque chose le frôla... le loup était devant lui !

Pauvre Tintin ! il aurait voulu se sauver ; ses jambes restaient en place comme si elles pesaient tout à coup cent kilos.

Tintin, transi, regardait le loup et le loup regardait Tintin.

La lune brillait dans les yeux du fauve. Est-ce la lune qui y brillait ou brillaient-ils d'eux-mêmes de convoitise ? Sa longue queue pendante et touffue s'agitait comme pour témoigner de son impatience. Il avait l'air très grand sur ses pattes maigres. Le poitrail large, les flancs rentrés, les oreilles droites, raides et longues comme deux coutelas, il ne bougeait point.

Son poil rébarbatif luisait sous la lumière, gris et ocreux comme, dans les champs, un chemin de traverse...

S'étant un peu ressaisi :

« Loup, mon bon loup, laisse-moi passer, » dit bien doucement Tintin Carry.

Le loup se rapprocha de lui, flaira ses habits et revint derrière Tintin.

Quand il ne le vit plus devant lui, Tintin se mit à courir, mais le loup courait aussi !

Tintin faisait des faux pas et manquait de tomber, car la neige battait ses pieds ; mais le loup, lui, se tenait bien droit. Tintin, essoufflé, ne pouvait plus tenir sa bouche fermée et le loup tirait la langue, une langue rouge qui fumait...

« Quel malheur, pensait Tintin, de ne point connaître le langage du loup et de ne pouvoir le chasser par quelque parole magique ! »

Épuisé, il s'arrêta, et doucement, bien doucement, il supplia :

« Loup, mon bon loup, que veux-tu que je te donne ? »

Tintin pensa qu'il avait un gros gâteau dans sa besace. D'une main, il en rompit un morceau et le jeta au loup...

Le loup ouvrit la gueule et, se pourléchant les babines avec une grande satisfaction : « Qu'est-ce que cela ? » se demanda-t-il.

Cela, c'était du « bistalot » que Mme Johans Gillot avait confectionné pour le mariage de sa fille. Ah ! il ne se doutait guère, maître Johans Gillot, échevin et marguillier,

UN SON S'ÉLEVA ET GRANDIT

qu'un loup aurait sa part de festin aux noces de Jérômette !

Peut-être, flatté d'une telle faveur, le loup allait-il rebrousser chemin.

Tintin repartit tout courant... Hélas ! le loup suivait toujours comme un chien suit son maître. Morceaux par morceaux, Tintin lui jetait du bon gâteau. Ham ! d'un seul coup

de gueule, le loup avalait et, à chaque fois, ses mâchoires claquaient.

Et Tintin frissonnait... N'est-ce pas un loup qui a mangé le Petit Chaperon Rouge ?

« Loup, mon bon loup, que fais-tu ? Pourquoi suis-tu un pauvre garçon comme moi ? »

De grosses gouttes de sueur coulaient sur le front de Tintin. Le loup, fatigué, s'était assis sur son derrière et, comme Tintin lui parlait, il bâilla. Oh ! les dents ! les dents qu'il découvrit, luisantes et pointues, serrées et bien rangées comme des dominos dans une boîte...

« Loup, mon bon loup, me comprends-tu ? J'ai une maman qui m'attend à Bouchon : j'ai hâte de la voir. »

Le loup baissa la tête. Peut-être songeait-il à ses petits, restés dans leur tanière et qui, eux aussi, s'ennuyaient de la longue absence de papa loup ; mais il ne s'en allait pas... et, Tintin Carry n'avait plus une miette de « bistalot »... ! Comme il songeait : « Comment faire? comment faire? » une inspiration lui vint.

Il avait entendu dire que la musique est apaisante et rend doux comme un agneau les hommes et les animaux les plus cruels.

N'est-ce point par des chants qu'Orphée fascina les bêtes, et les ours ne dansent-ils point au son de la clarinette?

« Attends, mon bon loup, je m'en vais te jouer un de mes airs. »

Et, dans le silence de la nuit, un son s'éleva et grandit...

« Qu'est-ce que cela ? » se demanda le loup.

Ses yeux obliques ne pouvaient se détacher du violon. Sa prunelle s'illuminait. Ces cordes qui frémissaient sous l'archet venaient des boyaux, sinon de ses frères loups, du moins de chats sauvages... Ah ! quelles plaintes exhalait cet instrument du diable !

Et, le loup eut grand'peur, à son tour. A toutes pattes, il s'enfuit au plus profond des bois, tandis qu'à toutes jambes, Tintin Carry s'enfuyait vers Bouchon.

Jules MAYOR.

LE LAPIN

« Loucheux, va chercher notre plus gros lapin, celui qui est tout blanc avec des yeux rouges ; tu le porteras, de ma part, à Valenciennes, chez mon ami Mouflard. Tu sais où il demeure ?

— Ça, mon maître. »

Ça est le mot laconique qui, dans la région du Nord, sert de réponse à toutes les questions.

Loucheux, sans se presser, s'en fut saisir par les oreilles un beau lapin qui se mit à jouer des pattes et à faire danser ses longs poils de moustache avec un froncement nerveux de son museau rose, légèrement velu.

Il le soupesa, le tâta en songeant à la gibelotte au fumet exquis... qu'il ne mangerait pas. Il plaça dans un panier la bête tremblante, prit son bâton de voyage, alluma sa pipe de terre bourrée de tabac de fraude et partit.

Loucheux avait deux lieues à faire pour atteindre Valenciennes.

Il marchait de son pas tranquille et lourd de Flamand ; de temps en temps, il agrémentait sa silhouette d'homme trapu d'un panache de fumée.

Avril illuminait le ciel nostalgique du Nord. Un soleil tout neuf flambait dans l'azur rasséréné. Çà et là, de naissantes verdures étalaient leur émeraude entre les uniformes corons (1) et les arbres rares. Le pays du charbon est d'une poésie noire ; mais Loucheux, inconsciemment sensible aux premiers sourires du printemps, se sentait tout guilleret.

(1) Groupe de maisons que les compagnies houillères construisent pour les ouvriers.

C'était l'heure calme du midi : les champs étaient déserts; la route, silencieuse.

Il s'assit sur l'herbe, s'adossa contre un peuplier ; le soleil lui chauffait le ventre et il se laissait aller au fatal sommeil des digestions béates.

A deux pas de lui, l'estaminet Vanderbrook étalait son enseigne, fraîchement repeinte pour le jour de Pâques : « A Gambrinus. »

IL SAISIT UN BEAU LAPIN PAR LES OREILLES

Onésiphore, le jeune valet de charrue de l'estaminet-ferme, accoudé à la fenêtre ouverte, lisait le feuilleton de *l'Echo du Nord*. Devant la maison, le chat domestique, beau comme l'hermine immaculée, jouissait, paupières closes, de cette belle journée...

ONÉSIPHORE OUVRIT LE PANIER

« Voilà le père Loucheux ! » fit Onésiphore.

Il posa son journal et, nonchalamment, se dirigea vers le dormeur.

Loucheux ronflait comme une tempête dans un bois de sapins.

Poussé par l'instinctive curiosité du paysan, Onésiphore ouvrit le panier et considéra le lapin. En se retournant, il aperçut le chat ; une lumineuse idée de substitution traversa son cerveau d'homme facétieux : il passait dans le village pour le roi des farceurs.

Il enferma solidement dans le panier le pauvre Rominagrobis, qui avait la docilité des vieux matous éprouvés par la guerre ; et Onésiphore s'éloigna, le lapin sous le bras, avec le sourire triomphant de l'homme content de soi-même.

* * *

« Bonjour, monsieur Moufflard. Je vous apporte un lapin de la part de mon maître.

— Très bien, père Loucheux ; fais-nous voir ça... »

Le père Loucheux pénétra dans le corridor de la bourgeoise maison de Valenciennes, posa son bâton, fourra dans sa poche le grand mouchoir jaune avec lequel il s'épongeait et se mit en devoir d'ouvrir le panier.

« Ah ! c'est une belle bête, monsieur Moufflard, c'est notre plus gros ; seulement, il a des yeux rouges. Il n'en sera pas moins bon. Je connais un homme, moi, tenez, l'ancien chantre de notre village, qui a des yeux rouges comme ça... C'est un brave homme tout de même...

— Mais oui, père Loucheux, ça ne nous empêchera pas de le manger, tu sais. »

Cependant, un énorme chat, osseux, efflanqué, sautait sur le pavé, et, d'un miaou terrible, reniait la race des lapins !

Une stupeur profonde immobilisait Loucheux. Il n'en voulait pas croire ses yeux. Au lieu du beau lapin blanc, bien gras, bien dodu, il n'avait devant lui qu'un grand diable de chat maigre !

« Mais c'est un cat (1) que tu nous apportes là, père Loucheux. On ne voyait pas clair dans ton étable.

— Ça, monsieur Moufflard, j'en suis sûr ; quand je l'ai mis dans le cabas, c'était encore un lapin... et maintenant c'est un cat ! »

IL POSA SON PANIER DANS UN COIN DE L'ATRE

Et monsieur Moufflard riait.

« Allons, père Loucheux, remporte ton cat... »

Il ajouta même, malicieusement, ce qui ne laissa pas de troubler plus encore notre bonhomme :

« C'est peut-être un lapin tout de même ! »

(1) On donne au chat en patois flamand.

* * *

Dans la rue, presque à chaque pas, Loucheux, complètement ahuri, ouvrait son panier, reluquait longuement l'animal et, après mûre observation, il répétait :

« C'est bien un cat ! »

Tant de reflexions lui martelaient le cerveau qu'il marchait comme un homme ivre. Par quel mystère un lapin pouvait-il devenir un chat ?

Les plus ardus problèmes de la métempsycose troublaient l'esprit de Loucheux. Il se remémorait, le long de la route, des commérages de matrones et de sorcières... les vieux chiffons engendrant les souris... et il évoquait des miracles. Mais, ni Josué arrêtant le soleil, ni Jonas dans le ventre de sa baleine, n'avaient, autrefois, plongé ce pauvre Loucheux en d'aussi inquiétantes perplexités...

Comme il passait devant l'estaminet Vanderbrook, Onésiphore lui cria du pas de la porte :

« Bonjour, père Loucheux ; tu vas toujours bien ? »

Le père Loucheux entra. Il avait un impérieux besoin de narrer son histoire, de bourrer une pipe de consolation et de vider une chope de bière.

Il posa son panier dans un coin de l'âtre, non sans faire constater à Onésiphore qu'il ne contenait qu'un vulgaire chat.

Onésiphore l'écouta attentivement, tout en vaquant à la besogne de la maison, et, tandis que Loucheux dégustait à petites gorgées la blonde liqueur de Gambrinus, il replaça délicatement, dans le panier le premier occupant...

« Au revoir, Onésiphore !

— Au revoir, père Loucheux ! »

* * *

« Eh bien, mon maître, en voilà une aventure !

— Quelle aventure, Loucheux? Il t'est arrivé quelque chose en route ? Tu as l'air tout chose, tu sais.

— Il y a que je dors tout éveillé ou que je suis devenu « linoche » (1).

(1) Hurluberlu, en patois flamand.

— Ah bah !

— Vous savez, le lapin que j'ai pris dans votre étable, votre gros lapin blanc, eh bien, c'est un cat !...

— Ça !

— C'est un cat ! Voyez plutôt !... »

Il ouvrit le panier, et, dans sa pose pleine de placide innocence, le lapin aux yeux rouges réapparut à la face consternée de Loucheux.

— Ah ! sorcier d'animal ! s'écria-t-il, et il rejeta le panier. — « Bête du diable ! C'est un lapin au village et c'est un cat à la ville ! »

Jules Mayor

HISTOIRE DE SIMPLICE

Il y avait une fois un homme nommé Simplice, doux et serviable à tous, qui faisait profession d'aimer toutes les bêtes, même celles à deux pattes... C'est des volatiles qu'il s'agit, bien entendu...

Un jour, l'*Ami des Bêtes*, ainsi qu'on l'appelait, aperçut un de ces feux qu'on allume pour détruire les vipères, et au milieu, dans un cercle de flammes, un jeune serpenteau qui se débattait...

A la vue de Simplice, l'animal se dressa sur sa queue et, d'une voix suppliante, qui sifflait à peine :

« Par pitié, implora-t-il, tire-moi de là... »

Cette fois Simplice hésita une seconde... Toutefois il tendit son bâton : le serpent s'y enroula et Simplice le déposa à ses pieds...

« Merci, dit le reptile aussitôt à terre. Mon père, le roi des Serpents, a péri dans les flammes, et c'est moi qui lui succède, un peu grâce à toi... Je peux et veux te récompenser royalement... Que désires-tu pour ta peine ? »

Simplice, qui était pauvre et avait entendu dire que les serpents connaissaient des trésors cachés et des simples pour guérir tous les maux, songeait à demander l'un de ces secrets...

Puis, il réfléchit que ce serpent, qui parlait, avait beaucoup plus d'esprit que lui-même, et que mieux valait s'en rapporter à sa générosité...

« Ce que tu voudras, répondit-il.

L'ANIMAL SE DRESSA SUR SA QUEUE

— Bien répondu, reprit le roi des Serpents. Je vois que la richesse ne te tente pas... Tu as raison... En effet, qu'est-ce que la fortune sans la sagesse ? »

Simplice fit une légère grimace, tandis que l'autre continuait :

« Je vais te conférer un pouvoir mille fois plus précieux que tout l'or du monde.

« VOICI LES LOUPS QUI APPROCHENT »...

« Auparavant je dois t'avertir que si jamais tu viens à divulguer la science que je vais t'inculquer, tu mourras sur l'heure...

— Je serai discret.

— Je t'y engage... Maintenant, ouvre ta bouche, que je souffle dedans. »

De nouveau, Simplice hésita, puis obéit, et le serpent continua :

« Maintenant, souffle dans la mienne... Bien, voilà qui est fait...

« Dorénavant, tu as le don de comprendre le langage des animaux ; fais-en bon usage, et surtout rappelle-toi bien ma menace : si tu parles de cela à quiconque, tu es un homme mort. »

Ayant ainsi parlé, le serpent disparut. L'Ami des Bêtes était assez décontenancé :

« Ce serpent s'est gaussé de moi, se disait-il tout penaud, on a bien raison de m'appeler Simplice... »

Et tout marri, il reprit le chemin de sa chaumière... Un peu plus loin, il aperçut des moissonneurs qui dormaient sur leurs javelles

Simplice songeait à faire comme eux — car il faisait une chaleur torride — lorsqu'il entendit deux hirondelles qui causaient à la crête d'un mur :

« Ne trouvez-vous pas, ma sœur, que ces moissonneurs sont bien imprévoyants ?

— Certes. S'ils se doutaient que, dans une heure, un orage terrible va éclater, ils ne seraient pas longs à secouer leur torpeur et à finir leur moisson...

— Tiens, tiens, se dit le brave Simplice, si je prévenais ces braves gens ? Il serait dommage de voir une si belle récolte se perdre. »

Il secoue les paysans les uns après les autres, les réveille, leur annonce que la pluie est proche, et leur donne un coup de main pour hâter la besogne.

A peine la dernière gerbe est-elle bottelée et portée à la meule que les éclairs déchirent les nuages et que la tempête éclate.

« Grand merci, brave homme... disent les moissonneurs... Tu nous as rendu un fier service ; pour la peine, viens manger avec nous la soupe du soir et passer la veillée en notre compagnie... »

Simplice remercia et accepta :

« C'est toujours ça, se disait-il ; mais sauver le roi des Serpents et comprendre le langage des animaux pour... une

oupe aux choux, le jeu n'en vaut pas la chandelle. »

Une fois restauré, Simplice reprit sa besace et son bâton et se remit en route au clair de lune.

Comme il passait devant un parc à moutons, il entendit les loups hurler et les chiens aboyer, comme s'ils causaient entre eux.

« Laissez-nous approcher, disaient les loups aux chiens nous ne prendrons que juste autant de moutons qu'il nous en faut, et nous partagerons le butin...

— Venez, répondaient les chiens, nous ne vous ferons pas de mal, et une bonne fois, nous mangerons tous à notre faim. »

Mais parmi les chiens se trouvaient deux forts griffons, au poil épais et à la mâchoire puissante, et qui disaient :

« Tant qu'il nous restera un souffle de vie et deux crocs dans la gueule, vous ne ferez pas dommage à notre maître. »

Ce que voyant, Simplice se hâta de réveiller le berger et de le prévenir de la trahison qui le menaçait :

« Voici les loups qui approchent, ajouta-t-il, et comme tu le vois, tes chiens, sauf deux, ne semblent guère disposés à les combattre.

— Tu as raison. Postons les griffons aux bons endroits, et tuons les traîtres. »

Aussitôt fait que dit... Quand les loups se présentèrent, sans défiance, ils furent reçus de telle sorte que la moitié resta sur le carreau.

Alors le berger :

« Tu m'as rendu un fier service, camarade ; grâce à tes sages avis, mon troupeau a été épargné. Mais je ne serai pas un ingrat ! je n'ai plus que deux chiens, prends celui des deux qui te plaira... Il gardera ces deux brebis dont je te fais également cadeau.

— Grand merci, bon berger, » répondit Simplice.

Et il prit congé.

« Allons, songeait-il, ce n'est pas aujourd'hui que je deviendrai riche. »

Cependant, le jour était venu ; Simplice, qui avait grand faim, s'assit au pied d'une souche, tira de son bissac u

morceau de pain noir, et se mit en devoir de déjeuner.

Pendant qu'il mangeait, deux mulots sortirent de terre à peu de distance, et tout en grignotant les miettes de pain qui tombaient sur le sol, ils se disaient l'un à l'autre :

« Si cet homme qui mange son pain sec savait que sous ses pieds, presqu'à fleur de terre, il y a un trésor...

— Oh ! oh ! pensa Simplice. Je crois bien que cette fois...

— Et un trésor comme j'en ai rarement vu un semblable dans mes expéditions souterraines, » ajouta le second rat.

Aussitôt Simplice d'emprunter une pioche et de se mettre à creuser le sol.

Au troisième coup, il poussa une exclamation : il venait de découvrir un gros pot de fer rempli de pièces d'or...

Grâce à cet or, Simplice acheta une belle métairie, prit une femme qu'il aimait, et vécut dans l'abondance.

Grâce encore aux sages conseils que lui donnaient ses amis les bêtes, ses troupeaux et ses blés étaient les plus beaux de la contrée.

Seule, sa femme mettait une ombre à ce bonheur.

Cette femme, curieuse comme notre mère Eve, s'étant aperçue que son mari semblait par moments « entendre des voix » ainsi qu'elle disait, voulut connaître ce mystère.

Son mari se dérobait, mais elle insistait, et les querelles devenaient plus vives chaque fois.

Certain soir les deux époux regagnaient leur logis. Le mari montait simplement son cheval de labour, tandis que sa femme se prélassait en grande toilette sur une cavale blanche richement harnachée.

L'homme allait devant et sa femme le suivait à quelques pas... Soudain le cheval se retourna et interpella la jument :

« Voyons, lambine, avance un peu... Pourquoi ralentir ton allure ?

— Tu en parles à ton aise, répondit celle-ci, je suis presque fourbue... Toi tu ne portes que le maître, mais moi, en plus de ma maîtresse, je dois porter encore ses clefs, ses bracelets, des sacs à n'en plus finir, des jupes et des jupons qui pendent dans les jambes et manquent de me faire tomber à chaque pas. »

Le mari se retourna en riant ; ce que voyant, sa femme poussa la jument et lui demanda la raison de sa subite gaieté :

« Rien, une bêtise qui m'a passé par la tête.

— Tu ne veux pas me le dire? Alors,tu me caches quelque chose... Dis-moi pourquoi tu as ri...

IL LUI FUSTIGEA LES ÉPAULES DE LA BONNE MANIÈRE

— Laisse-moi en paix, femme ! Qu'est-ce que cela te fait ?... D'ailleurs je ne me rappelle plus moi-même pourquoi j'ai ri. »

Mais l'indiscrète insistait de plus en plus.

« Sache que je mourrais à l'instant même, dit Simplice, si je te révélais la cause de ma gaieté... Souhaites-tu ma mort ?... Non... Eh bien, cesse de me persécuter ! »

Mais la femme, dont la curiosité ne connaissait plus de bornes, continua à harceler son mari tant et si bien que celui-ci résolut d'en finir, dût-il lui en coûter la vie.

Arrivé chez lui, il se fit apporter une bière, s'y étendit tout de son long.

« Que signifient tous ces préparatifs, demanda sa femme ?

— C'est à cette extrémité que me réduit ton obstination ; tu vas savoir enfin ce qui m'a fait rire, mais j'en mourrai... »

Simplice regarda une dernière fois autour de lui comme pour dire adieu à tout ce qui l'entourait... A ce moment, le bon griffon s'approcha de lui en gémissant.

« Donne-lui un morceau de pain, » dit-il à sa femme.

Mais le vieux chien n'avait d'yeux que pour son maître.

Le coq de la maison accourt et, sans vergogne, pique le pain :

« Comment, méchant, dit le bon griffon, tu as le cœur de manger quand notre bon maître va mourir ?

— S'il meurt, répondit le coq, tout en continuant de picorer, c'est qu'il le veut bien ; et il n'est qu'un sot. J'ai cinquante femmes ; dès que je trouve un vermisseau ou une graine, je les appelle, et aussitôt qu'elles m'entourent, je mange le grain ou le ver, et je corrige à grands coups de bec celle qui blâme ma façon de faire. Pourtant, je vis heureux, respecté, tandis que notre maître, qui n'a qu'une femme, n'est pas capable de la mettre à la raison.

— Chanteclair dit juste ! » s'écrie Simplice, dont l'esprit venait de s'ouvrir tout à coup.

Sautant hors de sa bière, il s'arme d'une solide trique et appelle sa femme dans la chambre :

« Viens, je te dirai ce que tu as si grande envie de savoir. » Et, à grands coups de houssine, il lui fustigea les épaules de la bonne manière, en disant à chaque fois :

« Voilà, femme, voilà pourquoi je riais... »

La femme, dès lors, ne se permit plus d'interroger son mari... Quant à celui-ci, il remercia le roi des Serpents de ce qu'il lui avait accordé, outre la fortune, la sagesse qui permet d'en jouir longtemps...

GAYAR.

Paraît aujourd'hui :

Le N° de SEPTEMBRE de la merveilleuse
ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE

Qui?
Pourquoi?
Comment?

PRINCIPAUX ARTICLES :

Gallieni et la conquête de Madagascar ⌀ Un voyage chez notre grande alliée : la Russie ⌀ La défense du Grand Couronné de Nancy ⌀ Un phare construit au milieu des flots ⌀ La vie des reptiles, etc., etc. ⌀ ⌀ ⌀ ⌀ ⌀ ⌀ ⌀ ⌀

ON Y TROUVE ÉGALEMENT :

De merveilleuses histoires, des contes et récits variés ⌀ Les plus beaux vers de nos poètes de guerre ⌀ Le livre des réponses aux *Qui? Pourquoi? Comment?* ⌀ Une attachante causerie sur les globules blancs du sang ⌀ Un supplément entièrement illustré consacré à l'automobilisme de guerre ⌀ 8 pages de distractions, de jeux, des petits travaux, etc. ⌀ ⌀ ⌀ ⌀ ⌀ ⌀

Le numéro, abondamment illustré

75 centimes

En vente chez tous les libraires, dans les gares, et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

Paris. — Imprimerie Larousse (S.).

LES LIVRES ROSES DE LA GUERRE

Pour lire dans les familles et les écoles

☼ ☼ ☼

N° 144. — Les enfants héroïques de 1914.
N° 147. — Les braves petits Français.
N° 149. — Scènes de la Guerre en Belgique.
N° 150. — La Guerre dans les airs.
N° 151. — La Guerre sur mer.
N° 152. — Les Villes françaises héroïques.
N° 153. — Traits héroïques de l'armée française.
N° 154. — Le Roi-Chevalier.
N° 155. — Nos Amis les Anglais.
N° 156. — Oscar et Rosalie (Histoire d'un fusil et d'une baïonnette).
N° 157. — Les Instituteurs héroïques.
N° 158. — Victoire, ou la Chamelle des tranchées.
N° 159. — Les Heros russes.
N° 160. — Les Héroïnes de la Guerre.
N° 161. — Nos braves Toutous à la Guerre.
N° 162. — Simples histoires de la Guerre.
N° 163. — Les Serbes heroïques.
N° 164. — Nos Diables bleus.
N° 165. — Nos Frères d'Italie.
N° 166. — Les Œufs d'or de la guerre.
N° 167. — Les Héros des Ambulances (1re partie).
N° 168. — Les Héros des Ambulances (2e partie).
N° 169. — Les Canadiens heroïques.
N° 170. — Une Famille héroïque (Saynète).
N° 171. — Nos Prisonniers en Allemagne.
N° 172. — Chansons et Poesies de la Guerre.
N° 173. — Nos Heros d'Afrique.
N° 174. — Le Petit Poilu.
N° 175. — Les Héros des Dardanelles.

Paraîtront ensuite : **Français avant tout! Les Espions boches,** etc.

Chaque vol. de 48 pages, illustré à profusion de charmantes gravures originales, **10 centimes** (*Franco* France, **15** cent.)

Les 12 premiers vol. ci-dessus, dans un joli étui. . . **1 fr. 75**

Il paraît deux volumes par mois (1er et 3e samedi). Abonnement d'un an pour la France (24 volumes). . . . . **3 fr. 50**

Lectures illustrées les plus saines et les meilleur marché